

L'Ami de la Religion et de la Patrie.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 31 MARS, 1848.

No. 16.

Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

VI.

(Suite.)

— Savez-vous bien qu'ils 'agit de plusieurs millions ? — dit-il à voix basse.

— Que m'importe ! — fit-elle, en souriant avec dédain.

— Mais celui que je propose est un lord ! Elle étendit vers le vieillard sa petite main délicate et blanche, et avec une expression de finesse indicible :

— Ne jouons pas ce jeu-là, — ajouta-t-elle ; — c'est assez obéir, je ne prétends pas commander, mais je veux être libre.

— Allaméida ! dit-il avec colère.

— Il ne peut plus m'ôter l'honneur, — reprit-elle avec une énergie foudroyante, — et je répète que je ne tiens pas à la vie.

— Et cela étant, pourquoi refuser un lord ?

— Parce que j'aime un artiste.

— Que vous nommez ?

— Arnold.

Michaël respira.

— Tout est sauvé ! — s'écria-t-il, — vous épouserez Arnold.

La Villana, extrêmement pâle, considéra Michaël en silence, puis d'une voix étrange et à peine saisissable :

— Ne vous fiez pas à la ruse, — dit-elle, — les femmes de mon pays savent parfois se servir d'un poignard.

— Entendons-nous, — s'écria-t-il, — et ne confondons pas ; j'ai dit : vous épouserez Arnold ; cela signifie : Je n'y mettrai aucun obstacle.

— Et vous me direz à l'instant même ce qu'il est devenu.

C'est pour cela que je vous ai fait venir à Paris.

— Se pourrait-il ? — s'écria-t-elle, avec un emportement qui fit tressaillir l'usurier. Mais aussitôt elle se reprit : une expression de défiance passa dans son regard. — Il me faut une preuve, — ajouta-t-elle.

— Vous l'aurez. Qu'exigez-vous ?

— Je veux le voir.

— Vous le verrez.

— Dès aujourd'hui.

— A quelle heure ?

— A minuit.

— Soit ; mais il faut lui écrire.

— Avez-vous un morceau de papier ?

— Auprès de vous, — dit-il, — en désignant du doigt un pupitre posé sur la cheminée.

Un instant après, elle donna au vieillard un petit billet cacheté.

— Vous le remettrez ? — ajouta-t-elle.

Il répondit par un signe de tête affirmatif.

— Vous le jurez, — continua-t-elle en hésitant et en retenant un des coins de la lettre.

— Jurer ! et par quoi, ma belle ?

— Par Satan.

— Je n'y crois pas.

— Sois donc maudit — cria-t-elle en s'éloignant.

Elle traversa rapidement la pièce voisine, franchit les deux cours et les deux escaliers, et s'élança dans une élégante voiture, qui s'éloigna au grand trot.

— Elle a oublié de me donner son adresse, — se disait Michaël, — l'étourdie ! Bah ! je trouverai cela dans la lettre.

Il décrocha le billet et lut ce peu de mots :

“ A minuit, rue de Rivoli, hôtel Wagram. ”

— Monsieur Rouilloux — cria Michaël, en s'approchant de la feuillée du jardin.

Rouilloux s'avança.

— Veuillez, — lui dit le vieillard, — recacher ceci et le faire parvenir à Arnold. Y a-t-il beaucoup de monde dans l'antichambre ?

— Il y a le docteur, le général, l'avocat et le journaliste.

— C'est bien. Savez-vous quelque chose de nouveau ?

Rouilloux fronça imperceptiblement les sourcils et répliqua :

— Rien absolument, sinon qu'hier et ce matin on a vu rôder aux environs des gens de mauvaise mine, et que l'un d'eux a pris des renseignements sur vous au cabaret voisin.

— Chez Losanges, cela est peu important ; quelques agents de police, qui veulent gagner honnêtement leur journée. Il n'y a pas autre chose ?

Rouilloux secoua négativement la tête et allait se retirer, quand Michaël le rappela. Le scribe revint avec une docilité parfaite et, sans que son visage exprimât la moindre impatience ou la plus légère curiosité. Michaël parut satisfait de cette précision automatique, et reprit familièrement :

— Je n'ai pas reçu, depuis avant-hier, la moindre nouvelle de la rue de Sèvres ; il faudrait aller voir ce que devient Henriette.

Rouilloux hocha la tête en signe d'affirmation, et s'en alla lentement, comme pour donner à Michaël le loisir de le rappeler de nouveau, s'il y avait lieu. Mais celui-ci, ne trouvant rien de plus à dire, ferma la fenêtre, retira du foyer deux bûches que la flamme avait à peine atteintes, et ouvrit la porte de la chambre où les visiteurs attendaient.

— Bien des pardons, Messieurs, — dit-il, en s'inclinant, — j'avais une affaire pressée, et vous êtes témoins qu'on ne m'a pas laissé libre de différer.

— Vous êtes galant, mon vieux camarade, — répondit d'une voix rauque et pour ainsi dire avinée, le général Lourdeau, qui compléta la plaisanterie au moyen d'un gros rire.

— Les droits de la beauté sont imprescriptibles, comme ceux de la nature, —

ajouta l'avocat sur un ton de fausset.

Le général ne comprit point le mot imprescriptible, et pour se donner une contenance, se gratta l'oreille en fredonnant un vers de Béranger ; le journaliste rougit comme une jeune fille ; le docteur bailla et regarda la fenêtre ; Michaël prit une prise de tabac, en maudissant du fond du cœur Goulard et Bodin qui l'avaient forcé d'acheter une boîte neuve. Il fit un signe à Polissard.

— Messieurs, — dit celui-ci, invitant du geste chacun à prendre un siège, — je me suis persuadé que vous ne sauriez pas mauvais gré à mon client de vous faire mutuellement connaissance. Les projets honorables, dont je ne suis que l'interprète, nécessitent, de la part des hommes assez hardis et dévoués pour nous seconder, un ensemble impossible à obtenir, si nous n'agissons de concert. Chacun de vous en particulier a compris, goûté, approuvé, partagé nos desirs, et la réunion présente ne peut contrarier, j'ose le croire, personne ici.

Après cet exorde, il promena un regard interrogateur autour de lui. Le général se moucha, Michaël saïna, le journaliste baissa les yeux, le médecin toussa. Fort de ces marques d'approbation nullement équivoques, l'orateur enfla sa voix, et reprit, en rejetant la tête en arrière, pour se donner un air plus digne :

— Cette réunion, Messieurs, est donc l'expression de notre volonté à tous. Ceci posé, récapitulons les faits : un homme, entaché de noblesse, flétri par une longue suite d'aïeux, célèbre, dans l'histoire, comme on le devenait aux temps barbares, par le meurtre et l'extermination, la puissance de la force brutale, la tyrannie, la soif de l'or et tous les crimes, décorés, par dérision sans doute, des noms de vaillance, grandeur d'âme, dévouement au trône (sorte de vertu dont je n'ai jamais compris le sens) ; cet homme, dis-je, ou plutôt ce marquis, au lieu de s'abandonner à la sainte et vigoureuse justice des Robespierre et des Danton, frustra la nation de l'exercice des droits nouvellement conquis, et, sous prétexte de dérober une tête à Pétichaufaud, passe à l'étranger, émigre, comme on disait alors. Certes, Messieurs, au temps des patriotes, un tel crime dut s'expié par l'extinction entière de la famille du coupable : femmes, enfants, vieillards, payèrent de leur sang la honte du renégat ; c'était beau, c'était grand, c'était juste ; cette époque-là s'appelait la Terreur, et nul n'avait le droit de lever la tête, tant la liberté était jalouse ; nul ne portait impunément un nom illustre, tant l'égalité devait être absolue. De l'autre côté du Rhin, notre marquis apprend la mort des siens, le jugement mémorable qui fit tomber la tête de Louis Capet, l'exécution de l'ex-reine, femme dont les instincts cruels surpassaient le génie atroce des Tibère et des Caligula ; il apprend le sort du dauphin,